

GISÈLE BIENNE

Katherine Mansfield  
dans la lumière  
du Sud

*un endroit où aller*

*ACTES SUD*

*à Gilbert Kerleau*

*Il faudrait que la vie fût comme  
une ferme et invisible lumière.*

KATHERINE MANSFIELD

*Etre heureux avec vous semble une  
telle impossibilité ! Il y faudrait  
une plus heureuse étoile que la  
mienne ! Cela ne sera jamais. (...)  
Le monde est trop brutal pour moi.*

Extrait d'une lettre de Keats  
à Fanny Brawne,  
cité par Katherine Mansfield.



## Prologue

### AU BORD DU MONDE

**I**L Y A UN MONDE au bord du monde. Il y a un monde qui l'attend dans sa splendeur muette, dans sa lumière magique. Il y a le Sud. C'est vers cet "espace libre et ensoleillé" que Katherine Mansfield, à la recherche d'une chambre d'hôtel, d'une villa, d'un endroit où elle espère guérir, se rend à plusieurs reprises. Elle y découvre Marseille, Cassis et Bandol, San Remo, Ospedaletti et Menton, villes ouvertes sur la Méditerranée, puis en Suisse, Sierre et Montana qu'entoure une mer de montagnes. De façon insidieuse ou poignante, le Nord et le Sud vont désormais entrer en conflit dans son existence quotidienne.

Elle est née en Nouvelle-Zélande et vit à Londres depuis l'âge de vingt ans. Ce qui déclenche son premier départ pour le Sud en novembre 1915, le rend irrépressible et la "travaillera" tout au long de sa brève existence, c'est la mort brutale de son jeune frère. Elle a vingt-sept ans, il en avait vingt et un.

Dans ce Sud apprivoisé, elle ne cessera d'attendre le courrier et les visites de son amant, John Middleton Murry, qu'elle épousera en 1918 après avoir divorcé d'un mari fantôme. Et rarement lettres et journaux d'écrivain n'auront dit avec cette intensité tout ce qu'au fil des jours une femme peut "attendre" d'un homme qui, en tant que directeur de revues littéraires, avait lu, sitôt achevée, chacune de ses nouvelles et rêva avec elle d'une mythique "ferme du bonheur" ; n'auront dit dans quelle solitude et quel tissu de contradictions se débat une femme très malade, écrivain avant tout ; ni exprimé un amour de la vie d'autant plus énigmatique qu'il émane d'une funambule dansant au-dessus des vagues.

*ET IN ARCADIA EGO*

**L**E SOIR TOMBE sur la mer rose. Derrière Sanary, la lune se lève dans le ciel jaune pâle et “les chiens savent qu’elle est là”. Des pêcheurs rentrent leurs barques. Un enfant pleure parce qu’il ne veut pas aller se coucher. Celle qui est née le 14 octobre 1888, par temps d’orage, dans une île lointaine sous un climat méditerranéen, se penche sur son cahier après avoir fermé la fenêtre de sa chambre.

Tout se passe pour elle comme si certains paysages de la Côte d’Azur et de la Nouvelle-Zélande doucement se superposaient. Il y a huit ans, en février 1907, elle notait dans son carnet qu’elle était au bord de la mer, à la baie de l’Ile, couchée, le visage contre le sable tiède et blanc. Elle écrivait que des pêcheurs maoris ramenaient une barque, pantalons remontés jusqu’aux genoux, cheveux courts et frisés, éclaboussés de soleil, bras bruns et fermes, et dans leurs mains glisse la corde

mouillée “qui vient tracer une figure mystérieuse sur le sable que chasse l’écume”. Elle écrivait qu’elle marcherait sur la grève dans l’écume des vagues jusqu’à la tombée de la nuit, boirait beaucoup de thé et mangerait des quantités de tartines de confitures à l’abricot dans une petite maison qui s’appelle *Cliff House* – peut-être le bungalow des Beauchamp où Katherine retrouvait quelquefois son amie Edith Bendall.

Elle allume une cigarette. Sur la cheminée, la photographie de son frère, seul “tombeau” du mort. “*Et in Arcadia ego*” : Même en Arcadie j’existe. Le mort a traversé les murs, a rejoint Katie à Bandol, au bord du monde ; et c’est dans le tableau qui prend forme sur la page de son journal qu’ils se retrouvent, et c’est comme si la lumière s’écoulait du pinceau de Katherine Mansfield, or du soleil et des fleurs, braise du feu, scintillations de l’air et des vagues, douceur ambrée des souvenirs, miroitements des images :

“*Et in Arcadia ego.*”

“Etre assise devant le petit feu de bois, les mains croisées sur les genoux, les yeux clos – imaginer que l’on revoit sous ses paupières toute la dansante beauté du jour ; sentir la flamme sur sa gorge, comme jadis je croyais sentir une tache s’y poser, lorsque Bogey tenait un bouton-d’or sous mon menton... Instants où respirer est un



tel délice qu'on a presque peur d'exhaler son souffle, comme si un papillon déployait sur votre poitrine le palpitant éventail de ses ailes. Et goûter encore le tiède soleil qui fondait dans la bouche ; sentir encore le parfum, blanc et lourd comme une cire, qui plane sur les champs de jonquilles, l'arôme sauvage, épicé, du romarin qui pousse en petites touffes parmi les rochers rouges, tout au bord de la mer..." – la mer avec sa côte "magnifiquement sauvage" où elle aime toujours jouer ; Londres alors "paraît très loin, loin comme s'il n'existait pas".

"Pas de nougat pour la Noël", écrit-elle en français à Murry qui préfère passer ce Noël 1915 à Garsington chez Ottoline Morell, l'amie des artistes.

Une dernière cigarette, un bain chaud et Katherine Mansfield se met au lit avec son Dickens qu'elle lisait déjà au collège devant la classe de couture, faisant pleurer ses camarades. Elle s'endort vers minuit, se réveille vers quatre heures du matin, se lève, enfile son gros manteau violet, ouvre les persiennes et s'assied sur le rebord de la fenêtre. Dans la chambre flotte une odeur de feu de bois. Au loin, se découpent les formes noires des montagnes, et tout près, la mer vient à elle, comme l'océan à Wellington, et c'est la même beauté fluide, profonde. Une tartane appareille, deux autres navires lèvent

l'ancre. Des pêcheurs arrivent sur le port,  
le premier oiseau chante. Avant d'entamer  
sa journée, Katherine embrasse ses roses.  
Les fleurs lui sont des épiphanies, leur  
beauté la console de tout.